

KATORGA

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— Tout le monde au réfectoire... Tout le monde au réfectoire... Tout le monde...

Encore une nouvelle journée qui commence. Bon sang ! Cela ne finira-t-il donc jamais ? Qu'ai-je fait pour mériter un sort aussi cruel ?

Il suffit que je m'arrache à mon travail pour qu'aussitôt, ces pensées – toujours les mêmes – se remettent à tourner en rond dans ma tête.

Oui, des questions... Des questions, toujours des questions, mais jamais de réponses. Jamais !

Pourtant, je ne peux pas dire que la vie, ici, ne soit pas facile pour nous. Personne ne s'occupe de nous, ou si peu ! Nous travaillons chacun dans notre spécialité pendant de longues heures, chaque jour. Même la nuit, si nécessaire. Bien que l'espoir ne m'ait jamais totalement abandonné, je crois que je deviendrais fou si je n'avais pas au moins ce dérivatif.

La nourriture est correcte. Nous « cuisinons » à tour de rôle, par équipes. Et, dans le fond, nous ne nous débrouillons pas trop mal. Facile, avec des rations toutes prêtes qu'il suffit de réchauffer, parfois après mélange ou assemblage, ou juste de laisser dégeler dans le cas des portions de dessert.

— Tout le monde au réfectoire... Tout le monde...

J'en ai assez de ces haut-parleurs et de cette voix impersonnelle qui débite toujours les mêmes mots, à heures fixes. Et cela dure depuis cinq ans, presque jour pour jour !

Cinq ans... Comment ai-je pu tenir le coup pendant tout ce temps ? Je me le demande encore.

Une sirène mugit dans le lointain. C'est la sirène du bateau. Toujours la même sirène, chaque jour à la même heure. Donc toujours le même bateau, qui remonte ou descend le fleuve chaque jour à la même heure.

Nous parlons du fleuve, entre nous. Mais y en a-t-il bien un ? Et si oui, à quoi ressemble-t-il ? Mystère... Nul ne l'a jamais vu, et nul ne le verra jamais.

Même chose pour le bateau.

En fait, nous nous exprimons ainsi par convention. Le bruit de la sirène nous fait tous penser à un bateau. Ce qui sous-entend un fleuve, pour qu'il navigue dessus. De plus, un bateau qui effectue des navettes quotidiennes, ça explique notre ravitaillement journalier ainsi que la livraison toujours rapide des fruits de nos travaux.

Nous sommes donc tombés d'accord sur ces mots de « fleuve » et de « bateau », dans notre ignorance et notre aveuglement.

Ignorance, car nous avons été déportés sur un monde totalement étranger.

Aveuglement, car depuis notre arrivée ici, nous n'avons jamais rien vu, autour comme au-dessus de nous. Rien que de la brume. Une brume épaisse, lourde, impénétrable. Elle nous masque en permanence ce qu'il peut y avoir de l'autre côté de la barrière, et elle nous cache le ciel. Un ciel que nous ne voyons jamais, lui non plus. Excepté un fantôme de soleil qui nous semble le parcourir...

— Au réfectoire, Alexeï Goriantchikov ! Vous êtes en retard, hâtez-vous !

Là, les senseurs de surveillance m'ont repéré et reconnu. Je suis presque revigoré d'entendre la voix s'adresser directement à moi. De temps en temps, j'aime me payer cette petite fantaisie.

— Saletés de mouchards !

J'entre dans le bâtiment et je gagne ma place. Troisième rangée, carré B. La chaleur est épouvantable, une fois de plus. On étoufferait presque. Je me dévêts et m'assieds en face de Korski. C'est un grand garçon d'environ trente-cinq ans, comme moi, et il est doué d'un appétit féroce. Pas du tout mon cas... Je mange peu et lui abandonne souvent la moitié de mes rations. Sauf les boissons, de l'eau plate et une infusion chaude au goût résineux, un peu poivré, qui ressemble au *hvoïa* traditionnel. Aujourd'hui encore, je procède au partage dès que je suis installé. Korski me remercie de mon geste en essayant de se montrer affable et bien intentionné à mon égard.

— Tu travailles trop et tu avales trois fois rien, Alexeï. Ce n'est pas raisonnable.

— Ça me suffit.

Il me scrute avec intensité.

— On dirait que le moral est plutôt bas, hein ?

Je me méfie. Ce genre de question risque de nous entraîner très loin. Moi, je n'ai rien à dire, rien à répondre. Est-ce que je leur demande, à eux, le pourquoi du comment de leurs états d'âme ?

Oh... Et puis non, cela ne nous mènerait nulle part, puisque personne ne sait rien. Rien...

Je lâche :

— Ça passera...

Puis je replonge le nez dans mon assiette. Korski n'insiste pas, et je profite de son mutisme pour laisser courir mon regard dans la salle surchauffée.

Tous les visages habituels sont là. Depuis cinq ans, ce sont toujours les mêmes, tendus, anxieux ou indifférents. Celui du professeur Torganov est vide de toute expression, figé comme celui d'une statue.

À côté de lui, Inga, sa fille, respecte son silence et mange en feignant de s'intéresser aux robots de service qui circulent dans les allées. Ah, oui, autre détail : hormis les tâches de préparation de la nourriture, nous ne faisons rien d'autre au réfectoire et en cuisine. Des machines se chargent de tout le reste, comme si nous étions des hôtes de marque.

Plus loin, il y a Petkov, Gordnev, Gremine, et un gaillard à la peau sombre qu'on appelle Tchernobog. Le dieu de la nuit...Ça le fait sourire de toutes ses dents blanches.

Plus loin encore, Kolpakov, Kondratiev, Petrenko, et tous les autres.

Leurs noms, c'est tout ce que je sais de mes compagnons d'infortune. Qui sont-ils, et pour quelle raison sont-ils là ? Personne n'en a la moindre idée, même pas eux.

Moi non plus, je ne sais rien. Rien... Rien ! Quel homme suis-je vraiment ? Qu'ai-je fait ? Quel crime ai-je commis ?

Suis-je monstrueux au point d'avoir mérité l'indignation, le mépris et la haine de mes semblables ? Je ne parle pas des gens d'ici, mais des autres. De ceux qui vivent encore sur la Terre, dans leurs foyers, aux côtés de leurs proches, et avec lesquels nous n'avons plus aucun contact.

Nous, les parias, les exilés.

Il paraît que nous expions des fautes impardonnables, des actes criminels d'une horreur absolue, dont nous ne saurons jamais la nature ni les conséquences. Notre monstruosité nous échappera pour toujours.

Incertitude, ignorance, doute... Obsession totale et éternelle... Tel est notre châtiment. Atroce, cette torture de l'esprit et du cœur.

Atroce, parce que nous n'avons aucun moyen de savoir pourquoi nous avons été condamnés, ni la moindre idée de la gravité de nos actes. Ici, nulle différence n'est faite entre homicide, trahison, vol, crime passionnel, meurtres en série ou génocide. Atroce, parce que tout espoir nous est refusé de parvenir un jour à nous juger nous-mêmes en notre âme et conscience. Atroce, parce que nous ignorons la durée de notre peine et la date de notre éventuelle libération – de notre éventuel retour.

Oui, c'est atroce. Mais pourquoi, en fin de compte ? Pourquoi ? Qu'a-t-il bien pu se passer pour que nous ayons tout oublié ?

— Sortie du réfectoire dans dix minutes. Dix minutes !

Encore cette voix ! Toujours cette voix !

J'en ai assez... Assez... Assez !

— Dix minutes !

— La ferme !

Le travail reprend. Mêmes horaires, mêmes murs, mêmes objets. Jusqu'à la fin du jour. Ensuite, réfectoire, promenade digestive, couvre-feu, coucher.

Et le sommeil qui vient, parfois, ou ne vient pas, souvent.

Pas moyen de m'endormir, ce soir. Je m'agite sur mon lit. Kolpakov, mon voisin de chambrée, va encore trouver à se plaindre de mes sorties nocturnes. Il devrait être rodé, mais il ne s'y habitue pas.

Pourtant, j'évite de faire le moindre bruit en enfilant mes vêtements chauds et mes bottes fourrées. Si Kolpakov venait à me suivre et à me surprendre avec la pioche et la petite pelle, que se passerait-il ? Je l'ignore. Je me méfie de lui comme de tous les autres. Je n'ai confiance en personne, je dois me débrouiller tout seul.

La mort ne m'effraie pas, loin de là. Mais aurais-je seulement le droit de mourir, de fuir cette existence sans même connaître la vérité sur moi-même ?

Non !

Il m'est interdit de quitter ce monde.

Cette saleté de monde...

Trois jours plus tard, je ne me suis toujours pas décidé à reprendre mes outils que je cache à une centaine de mètres du baraquement, au pied d'un arbre géant.

Oh... Depuis que j'ai entrepris ce projet secret, l'an dernier, il m'est déjà arrivé de rester plus de trois semaines sans y toucher. Au point où j'en suis, peu importe le temps. Il n'y a que le résultat final qui m'intéresse.

Je veux *savoir* !

Il est une règle à laquelle je ne faillis pas. Je suis le premier à être debout chaque matin, le premier à quitter le dortoir. C'est devenu chez moi une habitude, et ça n'étonne plus personne. Il est vrai qu'au bout de cinq ans... Enfin, cinq *cycles*, pour être plus exact. Car ici, ce que nous appelons une année compte à peine cent cinquante jours.

Ce matin-là me retrouve dans la forêt, presque aux limites du camp.

Je me faufile entre les troncs brun sombre sur lesquels des bandes jaune pâle semblent dessiner des hélices ascendantes, dans le même mouvement que les branches les plus longues. À maintes reprises, je glisse parmi les fourrés et les hautes herbes toutes chargées d'humidité. Cette zone est marécageuse et, par endroits, j'ai vite de l'eau jusqu'aux mollets. Quelques fleurs ont fini de pousser au cours de la nuit, leurs corolles sont à peine écloses. Toutes fraîches.

Les plus remarquables pendent à l'extrémité de tiges, recourbées vers le sol, qui naissent dans des sortes de coupelles gris blanc accrochées aux pieds des arbres et aux souches. Je ne me souviens pas d'en avoir connu d'aussi fines ni d'aussi délicates. Je jette un coup d'œil autour de moi, puis je me décide à couper quelques tiges. Comme un voleur.

Bon, c'est fait. Non, encore une ! Celle-là, aux minces pétales mauves. Elle manquait dans le bouquet.

À ce moment, la pluie commence à tomber. De grosses gouttes noires s'écrasent sur le sol avec un bruit mat.

Au-dessus de moi, le ciel a pris une teinte de plomb. Au jeu de leurs ombres portées, je devine de lourdes masses obscures qui patrouillent par-delà le manteau de brume et se bousculent vers un point de l'horizon qui se perd dans le néant.

Le néant... L'inconnu... Comme s'il n'y avait plus rien. Plus rien de réel pour mes yeux.

S'il y a quelque chose, je ne sais pas ce que c'est. Personne ne le sait !

Saleté de monde !

Un moment, je patauge sur place dans la terre boueuse.

La sirène retentit du côté du fleuve et m'arrache à mes réflexions. Je m'élançe. Puis, au terme d'une longue course qui m'a ramené à la périphérie du domaine construit, où le terrain un peu plus élevé est moins détrempé, je m'arrête.

Pardonne-moi, Anya ! Pardonne tout ce que j'ignore moi-même, tout ce qui échappe à ma conscience. Non, rassure-toi, je ne t'oublierai pas, quoi qu'il puisse encore m'arriver.

Je souris et m'interromps un instant pour essuyer l'eau qui ruisselle sur mon visage.

Que peut-il m'arriver de pire ? Je me le demande... N'est-ce pas, Anya ? Mais sois sans crainte, une décision est bien ancrée dans mon esprit. Je veux savoir. Je ne veux pas mourir avec ce doute qui me ronge depuis cinq ans, presque jour pour jour.

Tu te souviens de la date à laquelle cela s'est passé ? Je l'ai oubliée, mais c'est bien là que c'est arrivé. Cet événement que je ne me rappelle pas. Qu'ai-je donc fait, mon Dieu, mais qu'ai-je donc fait ? Pourquoi m'a-t-on ôté le souvenir ? Pourquoi ? C'est horrible, Anya... Mais je saurai, je découvrirai mon secret, et je vengerai ta mémoire avant que la mienne ne retourne tout entière au néant. Je veux pouvoir un jour revenir sur cette tombe avec la pleine conscience de l'homme que je suis... Car quoi qu'il en soit, tout est de ma faute, Anya. J'en suis sûr. Tout !

Enfin, je me décide à déposer sur la triste sépulture le petit bouquet de fleurs colorées, comme chaque matin où je puis en ramasser. Il n'y en a pas toute l'année, loin de là. Seulement durant la période la plus chaude. Le reste du temps, je dois me contenter de modestes rameaux aux feuilles gris vert.

Tu vois, Anya ? Je n'ai pas oublié un seul de ces matins, depuis cinq ans. Pas un seul, Anya. Même si les fleurs sont rares, naissent la nuit et fanent vite. Ici, la vie se déclenche avec une force et une rapidité brutales. La mort, aussi.

Je hausse les épaules. La mort, c'est sans importance. Il suffit que je puisse tenir encore un peu. Rien qu'un peu. J'ai mon projet, et il n'y a que ça qui compte.

J'arrange les fleurs avec dévotion et regarde un instant les grosses gouttes larges, épaisses, qui creusent la terre molle d'innombrables petits trous. Je suis trempé jusqu'aux os, mais ça m'est égal. Ici, les pluies ne durent pas. Et il fait assez chaud dans les bâtiments pour que tout sèche très vite.

D'ici peu, le disque falot du soleil spectral réapparaîtra, flou et déformé à travers les couches vaporeuses de la brume dans laquelle se perdent les cimes des arbres. Et au cours de la matinée, comme chaque jour du milieu de l'année, la température extérieure deviendra presque agréable. Juste pour deux ou trois heures...

Mais l'humidité qui monte du sol se mettra à ruisseler sur les toits des baraquements et des diverses constructions aménagées pour nos activités, à se condenser sur les touffes de longues aiguilles d'émeraude qui ornent les branches des géants sylvestres.

Puis le froid se réinstallera pour la fin de la journée, le soir et la nuit.

Oh ! Saleté de monde !

Je te maudis, Agruun Syrtha !